

La technicienne de surface

Toute ma peau a une âme.
Colette

Qui confond la nage en étang et la natation en piscine ne peut pas comprendre les fêtes tactiles dont je veux ici rendre compte. À l'époque je travaillais dans une ruche industrielle, une tour de quarante étages bruissant d'ascenseurs et de claviers en surchauffe. Un air climatisé flottait dans ces territoires du vide, j'y perdais des heures précieuses à traquer le chiffre de mon existence au fond d'un écran luminescent. C'est dans ce décor livide qu'elle pénétra un soir où je faisais des heures supplémentaires. Elle s'avança d'un pas lent, sublime et déhanché, suivie par son rutilant chariot de brosses, seaux, serpillères et tuyaux d'aspirateur, comme une princesse nubienne précédant sa caravane sur la moquette du paysager désert. D'une voix traînante, avec un accent de l'au-delà des mers, elle s'excusa par avance pour l'inconfort qui risquait de me distraire, un halo de boucles noires ennuageait son beau visage trouble, je lui répondis d'un geste que ce n'était rien. Pure politesse à vrai dire, car déjà mon esprit fuyait vers les angles de la salle où je guettais ses déplacements furtifs, chuintements, frictions et chuchotis d'époussette, la sentant s'approcher de bureau en bureau dans un grand mouvement concentrique vers le lieu de ma torture comptable, là où manquerait toujours le chiffre de mon existence, à moins qu'elle ne m'en délivre.

Comme son jour était le mardi je gardai mon zèle pour ce soir-là exclusivement, nous finîmes par avoir nos rites de salut, nos connivences, lorsqu'elle arrivait à mon bureau nous faisons la conversation. Elle était native de Harar dans l'est de l'Éthiopie, une citadelle aux six portes, sertie dans la montagne, un labyrinthe de rues ocres et grises autour duquel rôdaient des hyènes apprivoisées, son père avait été cueilleur de khat, et son grand-père avait trait à la main les

juments sauvages du Kondudo. Quand, ayant fait taire son aspirateur, elle me refaisait ainsi sa généalogie nostalgique, son visage tremblait, ses yeux luisaient en direction des fenêtres et il y avait du vent dans sa voix, une manière d'aérer les voyelles comme si le français était un dialecte soufflé de son amharique maternel. La rencontre espérée eut lieu dans l'étroite salle aux photocopieuses, assez sombre pour que les distances se croient abolies, elle y dédaigna le baiser mais non la caresse, non primes date dans l'impatience pour le mardi suivant.

C'est là, dans cet antre d'ordinaire saccadé d'éclairs bleus, que j'eus droit à une initiation amoureuse et tactile qui laisse aujourd'hui encore mon cœur abasourdi. Sans un mot elle ôta ses gants de travail, fit un oreiller d'un lot de torchons propres, m'intima de me coucher sur le vinyle, de fermer les yeux, et entreprit de me faire partir en voyage par le seul pouvoir de ses mains expertes (car elle était masseuse à ses moments perdus, une tradition maternelle). Longs effleurements donc au pied des machines, longs envoûtements de paumes, appuis ici et là étranges, tendres insistances, tel endroit de ma mémoire, tel lieu de ma chute, telle vieille plaie de mon âme, l'intime de mon coude, le noué de mon genou, la pesée de mon cou, le fil qui tendait ma jambe... Puis sa main s'insinuant soudain dans mes cheveux j'éprouvai soudain le satin frôlé de sa caresse, tandis que tout autour voletait sa voix, ou plutôt son souffle amharique, comme un papillon espiègle, jusqu'à ce que je commence à deviner son corps contre le mien, amplifiant vertigineusement l'espace de l'expérience et qu'à cet instant précis le veilleur de nuit déboule à l'autre bout du paysager en hurlant à la cantonade est-ce qu'il y a quelqu'un ?, puis s'en retourne sans réponse vers le hall des ascenseurs, alors que figés dans la pénombre nous nous regardions effarés comme au premier jour du monde.

Ainsi en fut-il de nos amours : éminemment tactiles, strictement hebdomadaires et hantés par la figure du gardien de nuit, un vieil homme très myope heureusement (il me prenait pour le directeur général). De l'antre aux photocopieuses nous cherchâmes d'autres lieux plus propices et c'est là précisément que le bureau du directeur vint bien à propos, surtout la pièce attenante dévolue au conseil d'administration, avec ses tapis persans, ses fauteuils à coussins de cuir détachables et sa carte du monde piquée de petits oriflammes rouges aux armes de l'entreprise. Parfois, pour pimenter un peu les séances de massage elle

détachait l'un ou l'autre de ces étendards piquants, en promenait l'aiguille sur ma peau, l'air de rien, comme une acupunctrice indécise, et le pouvoir de sa caresse s'en trouvait décuplé : un doigt de citron vert dans le cocktail de fruits, une pointe de soprano coloratur dans le chœur trémulant des vestales, puis elle replantait au hasard son aiguille sur la carte et sa partition à mon chevet se faisait plus onctueuse, agrémentée par l'un ou l'autre ustensile ménager : le loup, le plumeau ou la brosse en soie, j'étais ballotté entre des sensations extrêmes, le glacé, l'abrasif, le duveteux, le neigeux, l'électrique, un baiser de cil, une averse de plumes, j'attendais fiévreusement la suite. Car sous son tablier en viscoses elle avait une peau qui sentait la cannelle, une carnation plus douce que la lumière sur les dunes à Maniugueni, juste après le coucher du soleil, nous glissions enfin en zones érogènes, nous nous enfoncions avec délice dans une mêlée marine que favorisait l'obscurité tombante puis invariablement le veilleur venait frapper à la porte au moment fatidique, il disparaissait au son de ma voix sans demander son reste mais c'était assez pour rompre le sortilège, elle se redressait dans l'ombre et commençait déjà à se reboutonner.

J'ai longtemps cru que le gardien de nuit était de mèche avec elle afin que tout en restât toujours aux préliminaires mais je sais aujourd'hui que c'est une manière d'amour qu'ils ont dans ces régions du monde. Rien n'importe pour eux que le chemin, le terme les indiffère, en cela ils ont compris bien des choses que nous n'avons pas comprises avec nos épingles à drapeaux constellant nos cartes du monde. C'est pourquoi les femmes là-bas ne se pressent jamais sur la route, elles marchent comme on danse, d'un pas lent et suspendu, puis on les entend chanter dans les cases jusqu'à l'arrivée des dernières étoiles. Ainsi quand elle accompagnait sa caresse de son chant râpeux mais embaumé de souffle, j'étais dans sa paume comme un petit enfant qui roule, et sommeille et roule, éternellement.

Quant à revenir au chiffre de ma vie c'est une autre histoire, les réveils sont parfois durs. Un mardi la société qui l'engageait fut remplacée par une autre, plus propre, plus industrielle, avec des nettoyeurs musclés. Eux au moins ne repiquaient pas au fond des mers les enseignes triomphales de la conquête industrielle. Triste monde auquel il me fallut peu à peu me réhabituer. Car je l'attendis longtemps, et j'en rêvai, et je fis même une enquête pour la retrouver. Puis je pris mon parti de son absence et tout devint en moi plus

tranquille. Désormais quand je me rends dans la pièce aux photocopieuses j'entre dans la caverne aux sens, moi seul le sais. Et quand le mardi soir mon regard glisse sur les bureaux alignés en quinconce, les cloisons translucides et les écrans noirs en enfilade, j'entends le vent du désert qui se lève, un oiseau au dehors s'accroche à la vitre, je rêve aux chevaux sauvages du Kondudo.

(Sixième des 33 chambres d'amour, Seuil, 2016)